

## Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

13/05/2009

### De l'utopie de police à l'utopie d'industrie : Robert Owen à New Lanark

Robert Owen (1771-1858) n'est pas si connu des philosophes que l'on puisse épargner au lecteur quelques mots de présentation. Autodidacte d'origine galloise, il acquiert en 1800 la filature de New Lanark (Écosse) qui employait un millier d'ouvriers et qui était alors une des plus importantes de Grande-Bretagne. C'est là qu'il fait œuvre concrète de réformateur social en améliorant l'hygiène et les bâtisses, en diminuant le temps de travail, en permettant aux ouvriers d'acheter bon marché des vêtements et une nourriture de bonne qualité, enfin en instituant des écoles où les enfants pouvaient, jusqu'à dix ans, bénéficier d'une pédagogie progressiste. New Lanark devient aussi célèbre qu'Owen et, de toute l'Europe, on la visite.

En 1825, il en abandonne la direction pour tenter aux États-Unis, en Indiana, la création *ex nihilo* d'une communauté où ses principes pourraient se matérialiser sans compromis. New Harmony est inaugurée le 1<sup>er</sup> mai 1825 et disparaît en 1828; si l'échec est rapide, il aura la fonction d'un prototype et connaîtra une postérité remarquable (voir Ronald Creagh, *Laboratoires de l'utopie*, Paris Payot, 1983, p.24-31 et *passim*). Owen revient alors en Grande-Bretagne et il va tenter cette fois de réaliser ses projets dans le contexte tumultueux de la naissance des syndicats. Après quelques succès (le Grand Syndicat Unifié qui succombe en 1834), il va se trouver marginalisé par ses rivaux, essentiellement du fait de son refus d'assigner aux progrès sociaux d'autre moteur que celui d'une pure argumentation rationnelle visant d'abord à convaincre toutes les classes qu'elles ont *le même* intérêt et que tout affrontement serait donc inutilement destructeur. Son activité réformatrice se poursuit toutefois; des missionnaires owenistes parcourent la Grande-Bretagne et une dernière grande tentative a lieu à Queenwood qui se soldera par un échec définitif (1839-1845). Depuis Engels au moins (*Anti-Dühring*, Paris, Éditions sociales, 1950, p.300-303), l'historiographie en a fait l'un des pères à la fois naïfs et héroïques du socialisme, que l'on range fréquemment aux côtés de Fourier et Saint-Simon (voir la mise au point instruite, éclairante et richement illustrée de Gregory Claeys, «Socialisme et utopie» in Lyman Tower Sargent et Roland Schaer, *Utopie. La quête de la société idéale en Occident*, Paris, BNF/Fayard, 2000, p.205-241). Voici pour les remarques excessivement sommaires dont il paraissait ici difficile de faire l'économie.

On admet généralement que les thèses principales d'Owen sont acquises et formulées dès l'époque de New Lanark et le *Nouveau tableau de la société* (1813-1816). C'est pourquoi les remarques qui suivent s'appuieront exclusivement sur le corpus correspondant établi par John Butt : Robert Owen, *A New View of Society and Other Writings*, London, J.M. Dent & Sons, 1972 (désormais *NW*). Elles n'ont aucune ambition érudite et voudraient seulement, en analysant la démarche singulière d'Owen dont le caractère représentatif reste à déterminer, se demander ce que devient l'« utopie » au siècle de ce que Blanqui nomma le premier, en 1837, la « Révolution industrielle » (voir Gareth Stedman Jones, *La fin de la pauvreté ? Un débat historique*, trad. fr., Maisons-Alfort, Ère, 2007, p.123), siècle qui fut aussi celui de ce que l'on a pris l'habitude de désigner confusément les « philosophies de l'histoire ». Que put donc signifier être un utopiste au temps des métiers mécaniques et de la perfectibilité indéfinie ?

## I/ La preuve par le fait

Ce furent bien entendu les adversaires d'Owen qui lui firent grief d'être un visionnaire. Lui-même se considérait, à bon droit d'ailleurs, comme l'auteur d'une expérience réussie à New Lanark. Il ne se lassa jamais d'insister sur ce que l'amélioration tout à fait réelle, et largement reconnue comme telle, des conditions d'existence de ses ouvriers n'était pas le résultat d'improvisations hasardeuses, mais le fruit de la mise en œuvre méthodique de ce que l'on peut présenter comme quatre grands principes qui se trouvent ainsi justifiés *ab effectu*.

1. Le problème est d'abord anthropologique. Tout tient en effet à la méconnaissance de la nature humaine et l'« erreur fondamentale » qui suffit à expliquer la misère et la corruption dont l'homme a jusqu'ici souffert se formule ainsi :

« Depuis les temps les plus anciens, ce fut une pratique universelle que d'agir en supposant que chaque homme individuel forme son propre caractère et qu'il est par suite comptable de tous ses sentiments et habitudes et qu'il mérite par conséquent récompense pour les uns et punition pour les autres. Tous les systèmes qui ont été établis parmi les hommes ont été fondés sur ces principes erronés. (...)

Cela n'est pas une mince erreur qui n'envelopperait que des conséquences triviales; c'est une erreur fondamentale de la plus grande ampleur possible; elle entre dans tous nos procédés concernant l'homme dès son enfance; et elle sera comprise comme étant la vraie et la seule origine du mal. (...) elle a été jusqu'ici le mauvais génie du monde » (NW, p.44-45; voir aussi p.22, 53, 56, 65, 103 et 280).

L'origine matérialiste de cette thèse est patente et c'est à Helvétius qu'il faut songer ici comme c'est à lui qu'il faut presque toujours penser quand on se plonge dans la littérature anglaise d'obédience utilitariste (voir Élie Halévy, *La formation du radicalisme philosophique*, Paris, PUF, 1995, t.II, p.90 et 197). Les circonstances font l'individu plutôt que l'inverse ; c'est ce que déclare infatigablement Owen sous la forme d'une devise: « human character is always formed *for*, and not *by*, the individual » (NW, p.110,174 ou 295). Elle signifie d'abord qu'il ne s'agit pas de former un homme, mais bien un *individu* pourvu d'un droit irréductible au jugement privé (NW, p.100), une singularité irréductible et positive. La maxime d'Owen signifie ensuite que l'individu n'est pas un empire dans un empire, il n'accouche pas de lui-même doté d'un libre arbitre qui le ferait (dé)méritant — déjà, dans le sein de sa mère, il se trouve déterminé et à nul autre pareil. Elle signifie enfin, et *a contrario*, que l'individu est toujours le produit d'une extériorité qu'il appartient à la raison pédagogique de maîtriser, de sorte que nous devons concevoir « tous les enfants comme des êtres dont les dispositions, les habitudes et les sentiments doivent être formés *pour eux* » (NW, p.282).

Seule l'ignorance de cette maxime conduit à mépriser les pauvres: si pauvres ils sont, c'est qu'ils le méritent; mais aussi bien, c'est ce même contresens qui pousse les pauvres à en vouloir aux riches, lesquels ne sont également que le produit des circonstances qui les ont environnés. Dans un monde où, en réalité, les hommes ne se font pas mais sont faits, il faut cultiver la compassion et non l'envie ou le dégoût; Owen exhorte ainsi les classes ouvrières : « De la même manière, certains de vos congénères ont été formés par des circonstances, également incontrôlables par eux, à devenir vos ennemis et vos cruels oppresseurs. En toute justice, ils ne sont pas plus à blâmer pour ces conséquences [*results*] que vous ne l'êtes; ni vous plus qu'eux; (...) » (NW, p.149; voir aussi p.96, 102, 118, 132). Ainsi s'énonce une sorte de spinozisme philanthropique d'où l'on infère encore qu'il ne faut pas réprimer, mais prévenir: « le système de la prévention pourrait produire des résultats [*results*] bien plus importants que ceux du système de la répression et du châtement » (NW, p.172; voir aussi p.17, 30, 66 et 166). Anticiper le crime et la pauvreté, c'est bien sûr d'abord *éduquer* et c'est pourquoi Owen nomme encore son programme « un système pour la prévention du crime et la

formation du caractère humain » (NW, p.70). C'est pourquoi aussi il tombe sous le coup de l'objection formulée par Marx dans la troisième thèse sur Feuerbach et se trouve contraint de «diviser la société en deux parties dont l'une est élevée au-dessus de la société» — la rédaction d'Engels le mentionne d'ailleurs expressément. Enfin, c'est le devoir d'éduquer qui amène très logiquement Owen à faire campagne pour interdire le travail des enfants avant l'âge de dix ans et les faire bénéficier d'une instruction minimale et d'un environnement affectif décent — il obtiendra en 1819 le vote d'une loi qui demeurera sans grand effet.

On voit mieux alors en quel sens paradoxal il faut imputer la misère et le vice à l'ignorance de la «nature humaine». Sans doute celle-ci existe-t-elle bien et l'on peut la décrire méthodiquement en des termes directement issus de l'anthropologie empiriste des Lumières: l'homme naît avec l'amour de soi qui constitue le motif exclusif de ses actes; ses connaissances dérivent non moins exclusivement des objets qu'il rencontre; son bonheur est proportionnel à la vérité de ces connaissances et de celles dont disposent ceux qui l'environnent ; et cette vérité n'est accessible que par la raison qui compare les idées reçues par les sens : il importe donc au plus haut point de favoriser chez tous le développement des facultés rationnelles (NW, p.54-55). Mais on peut aussi bien dire que cette nature universelle est absolument offerte à l'empreinte des circonstances et qu'en ce sens, elle n'existe pas :

« La nature humaine, mises à part les différences minimales que l'on peut toujours trouver dans tous les composés de la création, est une et la même chez tous ; elle est sans exception universellement plastique et, par une formation appropriée, *les enfants de n'importe quelle classe dans le monde peuvent être promptement formés en hommes de n'importe quelle autre classe, jusqu'à croire et déclarer être juste ou vertueux et à mourir pour la défense de ce que leurs parents leur avaient enseigné à croire et à dire faux et vicieux, et à combattre ce pour quoi leurs parents auraient aussi volontiers sacrifiés leurs vies* » (NW, p.72).

C'est ce qu'Owen formule ailleurs plus sobrement en écrivant qu'on « peut enseigner aux enfants n'importe quels sentiments et n'importe quelles habitudes » (NW, p.128; voir aussi p.16, 22 et 70). De là découle la vision de la société comme d'une sorte de machine dont il faut disposer avec science les composantes; comme chez Helvétius, on harmonisera donc rationnellement les intérêts, mais cela signifie ici que l'on convaincra les membres des diverses classes sociales que le bonheur de chacun se trouve naturellement dans le bonheur de tous. Autrement dit, on ne contraint pas les intérêts à s'accorder, on contraint les esprits à constater l'accord objectif des intérêts. La grande vérité qui doit pénétrer les esprits dès le plus jeune âge, c'est « la connexion claire et inentamable qui existe entre l'intérêt et la joie de chaque individu avec l'intérêt et la joie de chaque autre individu. Cela doit être le commencement et la fin de toute instruction » (NW, p.49).

Bref, les circonstances font l'homme, mais certaines circonstances sont plus conformes que d'autres à sa «nature» et c'est bien pourquoi il convient de les mettre en place :

« Afin de produire n'importe quelle modification réellement bénéfique à leur caractère [celui des pauvres], ils doivent être soustraits à l'influence de telles circonstances et exposés à celles qui, étant convenables à la constitution naturelle de l'homme et au bien-être de la société, ne peuvent manquer de produire cette amélioration de leur état que toutes les classes ont tellement pour intérêt de promouvoir » (NW, p.162).

Et c'est là ce qui permet d'affirmer, à propos des circonstances déterminant le caractère humain, que :

« Le jour est arrivé où la génération existante peut les contrôler à tel point que les générations à venir peuvent devenir, par le caractère, sans aucune exception individuelle, tout ce que les hommes peuvent maintenant désirer qu'elles soient et qui ne contredise pas la nature humaine » (NW, p.279).

2. De ce qui précède, nous pouvons maintenant inférer la thèse suivante: si le caractère désastreux de l'histoire humaine passée et présente tient exclusivement à l'erreur fondamentale qui transforme chacun en arbitre imaginaire de sa propre destinée, il faut de toute nécessité, et il suffit de, la corriger pour réorienter heureusement le cours des choses ; si c'est « *seulement de l'ignorance de nos ancêtres* » que résultent la corruption et la misère », ce sera « *seulement par la force de la raison* » que l'on anéantira peu à peu celles-ci (NW, p.103 et 88). A *contrario*, toute violence révolutionnaire se trouve condamnée comme contre-productive car elle ne peut produire d'effets durables dès lors que les esprits ne sont pas convenablement disposés (NW, p.19, 136 et 206). Dans cette perspective, la démarche d'Owen a pour but tout à fait explicite de désamorcer les conflits sociaux : « *mon intention était de combiner les moyens d'atteindre des fins qui me semblaient être inévitablement requises par l'état existant du pays et de prévenir le violent bouleversement de la société issu de la détresse et de l'extrême immoralité qui progressent d'heure en heure (...)* » (NW, p.182); l'on ne s'étonnera donc pas que ses rapports avec les mouvements syndicaux naissants aient dû être conflictuels.

Ce qui apparaîtra sans doute au lecteur contemporain comme un idéalisme radical, lequel consiste à *tout* miser sur la raison, et lequel oppose radicalement Owen à Fourier, c'est ce que le premier hérite en droite ligne de William Godwin. Celui-ci avait en effet fortement affirmé ce qu'il appelait sans équivoque « l'omnipotence de la vérité » : l'esprit humain ne peut résister à la vérité; la connaissant, l'individu ne peut vouloir agir autrement que comme celle-ci le lui prescrit; et dès lors qu'il le veut, il le peut, ou du moins il le pourra toujours plus, ce pour quoi il peut être dit indéfiniment perfectible — telle est l'omnipotence de l'esprit sur la matière (voir *l'Enquiry concerning Political Justice*, Harmondsworth, Penguin Classics, 1985, p.145 et 770). Owen s'approprie ce qu'il nomme à son tour *l'omnipotence of truth* (NW, p.241) et, pour lui aussi, ceux qui auront appris à être rationnels agiront rationnellement (NW, p.33 et 233). Mais Godwin en déduisait la toute-puissance de la raison individuelle qui, se diffusant en toute immanence dans l'opinion, devait permettre à chacun d'agir toujours plus en fonction de la vérité et devait corrélativement rendre toujours plus inutile les institutions positives, par essence répressives et corruptrices. Il s'en remettait au droit irréductible du jugement privé et au devoir de l'exposer sincèrement au crible de l'examen public. Corrélativement, l'éducation ne l'intéressait guère, sinon pour condamner, dans la droite ligne des protestants dissidents, toute espèce d'éducation nationale (*Enquiry*, liv.VI, chap.8). Au fond, le monde de Godwin était un monde de majeurs et cela à tel point qu'il en arrivait à envisager des adultes qui, toujours plus maîtres de leur corps par la seule force de leur volonté, et devenus ainsi virtuellement immortels, auraient cessé de se reproduire, de telle sorte que l'apprentissage par chaque nouvelle génération du savoir accumulé auparavant deviendrait inutile et que le progrès s'accélérait d'autant plus (*Ibid.*, liv.VIII, chap. 9).

3. De l'omnipotence de la vérité, Owen tire une tout autre conclusion. Puisque l'on ne peut résister à l'attraction du vrai, il convient d'exposer publiquement le plan susceptible d'améliorer sans retour le bonheur du genre humain. Mais le nerf de ce programme se trouve dans l'éducation qui saura arracher les enfants d'aujourd'hui à la corruption d'hier — et ici, ce serait plutôt au Fichte des *Discours à la nation allemande* que l'on serait tenté de songer. En effet, si l'on n'intervient pas, il n'y a aucune raison pour que les maux dont souffrit toujours l'humanité ne se reproduisent pas de père en fils :

« Beaucoup de pauvres ont reçu de leurs parents des habitudes mauvaises et vicieuses; et aussi longtemps qu'on les traitera comme à présent, ces habitudes mauvaises et vicieuses se transmettront à leurs enfants et, à travers ceux-ci, aux générations suivantes » (NW, p.159; voir aussi, p.41, 64, 80-81 et 168).

Même si New Lanark a montré que les adultes aussi étaient susceptibles de progrès moraux, ce sont donc les enfants qui constituent le point historique de rupture. Mais surtout,

ce que New Lanark a également montré, c'est qu'adultes ou enfants, il était temps de passer à l'échelle supérieure, celle de la nation: c'est à l'État qu'il appartient désormais de relayer Owen en instituant sur tout le territoire des communautés coopératives d'environ mille personnes qui seront comme autant de « colonies intérieures » (cette formule remarquable est d'Owen lui-même qui fondera en 1840 une *Société pour la colonisation intérieure*). Si réforme il doit y avoir, ce ne sera donc ni par la simple puissance de la raison individuelle se faisant collective par les vertus de la discussion publique, ni par des sécessions communautaires ponctuelles, mais bien par la volonté politique qui est la mieux à même d'imposer à grande échelle la réorientation de l'histoire humaine. Ainsi Owen dit-il de ses principes qu'ils « prescrivent que les pouvoirs gouvernants de tous les pays devraient établir des plans rationnels pour l'éducation et la formation générale des caractères de leurs sujets » (NW, p.20). C'est en effet au gouvernement qu'il appartient de donner aux individus « le meilleur ou le pire des caractères » (NW, p.63) et c'est pourquoi « l'État le mieux gouverné sera celui qui possédera le meilleur système national d'éducation » (NW, p.73). Inversement, « le gouvernement peut être le mieux en mesure d'adopter des dispositions décisives et efficaces pour l'amélioration générale du peuple » (NW, p.129, voir aussi p.166).

La réforme s'opérera donc par en haut. Rien de plus opposé à Godwin, auquel il ne faut donc pas trop hâtivement rattacher Owen: pour le premier, toute intervention de l'État est par définition corruptrice puisqu'elle interdit à l'individu d'agir de lui-même et c'est bien pourquoi il faut tabler sur l'ascension spontanée du jugement individuel qui l'emportera toujours à proportion de sa vérité intrinsèque; pour le second, l'individu n'est jamais qu'une intelligence passive, perméable à la vérité pour autant qu'elle lui vient de plus compétent que lui, et c'est bien pourquoi l'État doit aménager les circonstances qui favoriseront cette propagation philanthropique. De ce point de vue, l'immanence, c'est la reproduction. Aussi, loin d'apparaître comme un mal nécessaire, l'intervention politique est nécessaire pour empêcher le jeu « naturel » des rapports de force induit par la production manufacturière :

« La prolifération générale des manufactures à travers un pays engendre un nouveau caractère chez ses habitants; et comme ce caractère est formé sur un principe très défavorable au bonheur individuel ou général, il produira les maux les plus pernicious et les plus durables si ses tendances ne sont pas contrecarrées par l'intervention et la réglementation législatives » (NW, p.121).

Aux libéraux qui argueront de la liberté du contrat de travail que confère le droit aux ouvriers, Owen répliquera fermement : « Quels choix ont-ils — ou de quelle liberté jouissent-ils dans ce cas, sinon la liberté de mourir de faim ? » (NW, p.143). Et si nous faisons des lois pour punir ceux qui volent quelques schillings, pourquoi n'en ferions-nous pas pour restreindre la liberté de ceux qui, par amour du gain, volent à des millions de leurs congénères leur santé, leur temps et leur perfectibilité (NW, p.127) ?

4. Une entreprise de cette nature rencontrera donc inévitablement une opposition résolue chez les manufacturiers, qui ne sont pas sans influence sur le gouvernement. Toutefois, l'omnipotence de la vérité garantit qu'ils devront céder pour peu qu'on leur prouve, avec « la certitude d'une démonstration mathématique » (NW, p.150), que leur intérêt coïncide avec celui de leurs ouvriers. En effet, des ouvriers mieux traités, c'est-à-dire à la fois en meilleure santé et plus instruits, seront plus productifs et des ouvriers mieux payés consommeront plus. Il est donc vain de réduire au minimum vital les salaires et de pressurer au maximum ceux qui les touchent : « C'est très évidemment votre intérêt que vos ouvriers soient instruits correctement dans l'enfance, et plus tard, soient en bonne santé et mis en possession des moyens d'être de bons clients pour vous » (NW, 144). Ainsi, l'adoption des mesures préconisées aura pour résultat nécessaire « que plus de richesse sera créée pour tous, à moindre coût, et avec plus d'aisance pour chacun » (NW, p.135).

Quant aux classes ouvrières elles-mêmes, il faut sans doute aussi s'adresser à elles pour à la fois légitimer et contenir leur impatience. D'abord, comme nous l'avons vu, en leur expliquant que personne n'est par nature l'ennemi de personne, mais seulement du fait de circonstances et de préjugés qui peuvent être modifiés, de telle sorte que l'on doit regarder autrui, quel que soit son rang social, comme un ami et un coopérateur actif «dans la poursuite de l'immense bonheur auquel la nature humaine est évidemment destinée». Ensuite, et par suite, en leur montrant qu'il n'y a pas lieu d'envier les « privilèges imaginaires » dont disposent leurs maîtres: les vraies jouissances se trouvent ailleurs, dans les contributions opérées en toute connaissance de cause au bonheur général. Enfin, et par suite encore, en leur montrant que leurs prétendus adversaires, de leur côté, ne pourront manquer de se rendre à l'évidence en admettant que les mesures bénéfiques aux uns le sont aux autres (NW, p.151-153).

Bref, ce qu'établit l'irrésistible vérité, c'est que les antagonismes à l'œuvre tiennent tout entiers à la contagion de l'amour du gain et à l'illusion que les intérêts individuels et sociaux sont objectivement contradictoires — ce qui n'est pas. C'est pourquoi il importe tant d'établir le contraire et de réaffirmer sans relâche que le programme envisagé peut être réalisé, et ne peut être réalisé que dans le respect des intérêts existants, sans qu'aucune injustice ni violence soit nécessaire: il s'agit d'un « plan clair, simple, praticable qui n'enveloppe pas le moindre danger pour quiconque ou pour quelque partie de la société que ce soit » (NW, p.36-37; voir aussi p.218-219 et *passim*).

Bref: l'homme étant par nature ce qu'en font les circonstances, et les circonstances l'ayant individualisé jusqu'à transformer l'état social en un état où chacun est l'ennemi de chacun, il importe de démontrer à tous, sur la foi des succès obtenus à New Lanark, que le temps est venu où l'État doit et peut, sans léser personne, instituer des villages où la coopération sera la règle, le gouvernement démocratique, le travail humain réévalué contre celui des machines et la production ajustée aux besoins (NW, p.212-219). Le caractère tout-puissant de la vérité garantit le succès de l'entreprise qui, à terme, recouvrira le globe entier.

## II/ Une utopie post-révolutionnaire

Quel sens peut-il y avoir à qualifier une telle entreprise d'« utopie », socialiste ou non. Plutôt que de procéder par abstraction en énonçant des critères formels et en tentant ensuite de les appliquer au discours d'Owen, nous allons repartir de celui-ci et analyser les rapports étranges qu'il entretient avec la « pratique » d'une part, l'« histoire » d'autre part — soit deux points de repère qui devraient nous permettre ultérieurement de mieux comprendre de quoi nous parlons.

1. Comme on pouvait s'y attendre, Owen se défend sans relâche d'être un visionnaire (NW, p.60, 114, 138, 148) : « Ne dites pas, mes compatriotes, qu'une telle issue est impraticable; car, en adoptant les moyens manifestement requis pour former un caractère rationnel en l'homme, s'ouvre une route simple et directe qui, si elle est poursuivie, rendra son succès non seulement possible, mais certain » (NW, p.80). Rien de bien étonnant, en effet, à ce qu'un réformateur « radical » soit disqualifié comme utopiste; mais rien de bien étonnant non plus à ce qu'un utopiste nie en être un.

Rien de bien surprenant non plus à l'argument qu'emploie, à l'occasion, Owen pour légitimer cette négation. C'est celui de l'époque, à savoir que ce qui est réel aujourd'hui était

hier considéré impossible et que, par conséquent, l'invraisemblable d'aujourd'hui sera demain réel :

« De tels individus oublient qu'il y a une invention moderne qui rend un homme capable, avec l'aide d'un peu de vapeur, d'effectuer le travail de mille hommes. Que diraient ces incroyants dans le progrès humain si les vérités du système copernicien étaient aujourd'hui pour la première fois portées à leur connaissance ? » (NW, p.148)

Telle est ce que j'ai proposé d'appeler ailleurs « l'induction utopique » grâce à laquelle Fourier, à la même époque, justifiait les prédictions les moins raisonnables (voir *La raison sans l'Histoire*, Paris, PUF, 2007, chap. XII). Elle est d'une grande importance pour autant qu'elle est l'hypothèque constitutive du temps des philosophies modernes de l'Histoire comme le pyrrhonisme historique avait été l'aporie pesant sur celles du siècle antérieur.

Mais ce qui est remarquable, c'est qu'Owen, le plus souvent, met en œuvre un tout autre argument : à ceux qui lui font grief de s'être perdu dans l'éther de la théorie pure, il répond que bien au contraire, *la pratique est de son côté* :

« Comme la nouveauté apparente du plan pourrait probablement induire à son égard une décision hâtive ou prématurée de la part de ceux qui n'ont pas eu beaucoup d'expérience pratique des pauvres, ou qui peuvent être sous l'influence de quelque théorie en vogue en économie politique que ce plan pourrait paraître contredire, je vous sou mets humblement celui-ci comme le résultat de l'expérience quotidienne, à une échelle étendue, des pauvres et des classes ouvrières durant vingt-cinq ans; durée pendant laquelle l'attention la plus constante a été employée à découvrir les causes premières de leur pauvreté et de leur misère, et les meilleurs moyens de remédier aux deux » (NW, p.161; voir aussi p.176).

Et il évoque ailleurs une « période de plus de trente ans durant laquelle sa pratique a confirmé, sans une seule exception la théorie que la pratique avait d'abord suggérée » (NW, p.250). Ainsi renverse-t-il la charge de l'accusation : l'homme d'expérience, c'est lui, et les purs théoriciens, ce sont précisément ceux qui lui reprochent d'avoir forgé des chimères : « Je n'étais pas préparé à trouver, comme je le découvris alors, si peu de connaissance pratique parmi certains des plus éminents orateurs du moment » (NW, p.208). Et quand il oppose « les simples théoriciens de cabinet » aux « économistes pratiques » (NW, p.265), c'est bien sûr parmi les seconds qu'il se range. New Lanark ayant prouvé par le fait que les principes énoncés plus haut étaient applicables, il n'y a plus qu'à les mettre en œuvre, sous une forme plus rigoureuse, à l'échelle nationale, puis planétaire ; c'est la stratégie de la tache d'huile. Mais cela veut bien dire que l'on a affaire à un discours qui n'est plus celui de l'utopie *de police*, c'est-à-dire de ces expériences de pensée qui, de More à Morelly, concevaient l'exercice d'un pouvoir absolument rationnel sur une société qui lui serait absolument perméable (voir P.F. Moreau, *Le récit utopique*, Paris, PUF, 1982, chap.VIII). Par hypothèse, ces abstractions mettaient entre parenthèses la question de leur possibilité empirique et c'est pourquoi elles s'énonçaient toujours au terme d'un voyage improbable, dans un ailleurs coupé du monde réel. Mais nous ne sommes pas non plus sur le registre de l'utopie *téléologique*, c'est-à-dire de ces inférences par lesquelles Condorcet ou Godwin extrapolaient la courbe des progrès déjà effectués pour prédire, à terme indéfini, l'état d'une humanité où chacun se trouverait en mesure d'exercer pleinement ses facultés. Non, si utopie il y a ici, ce n'est pas celle du jusnaturaliste ou de l'historien, c'est celle *du manufacturier* : l'application des principes a déjà eu lieu et l'on ne cesse de réaffirmer qu'elle peut se généraliser puisqu'elle fait coïncider les intérêts de tous, de se demander selon quelles modalités précises, et de s'adresser à ceux qui ont pour vocation de s'en charger. C'est pourquoi encore l'utopie ici n'est ni un paradigme, ni une prédiction: elle est un *plan*, un programme que l'on peut et que l'on doit mettre en œuvre sans attendre. Ce plan, c'est pour l'essentiel celui d'une économie politique qui doit redonner sa valeur au travail humain (et à l'agriculture) contre celui des machines et

assujettir les nouvelles et terribles forces de la vapeur et du métier mécanique aux justes besoins de tous.

Bref, nous avons affaire à l'utopie d'un praticien qui revendique l'expérience contre l'abstraction des théories. Tel est sans doute le paradoxe de l'utopie industrielle.

2. Qu'Owen parle sans cesse de son « plan » ou de son « système » est en soi l'indice d'autre chose encore: de ce que l'on ne peut certes pas s'en remettre à un processus dont il suffirait de favoriser ou d'accélérer la réalisation immanente. Certes, il faut croire dans les progrès humains, mais il faut bien reconnaître que cela ne va pas de soi dès lors que l'histoire présente un spectacle qui n'y incite guère.

Quand Owen évoque l'histoire humaine, c'est en effet, pour une part, sous la forme archaïque de la vieille *historia magistra vitae*. Par exemple, « l'histoire de l'humanité montre que c'est une loi inflexible de la nature que l'homme ne doit pas prématurément arracher les écailles de l'ignorance » (NW, p.44). Par exemple encore, si l'on veut prouver le principe fondamental selon lequel « on peut enseigner aux enfants généralement toute espèce de sentiments ou d'habitudes », il suffit de convoquer « tous les faits majeurs dans l'histoire passée du monde », à savoir Sparte, Athènes ou les sauvages américains (NW, p.70-71). Nul progrès ici, mais au contraire l'instructive répétition du même au regard de laquelle contraste bien sûr d'autant plus abruptement ce qui est sur le point de survenir, à savoir « ce grand événement, d'une envergure sans équivalent dans l'histoire de l'humanité » (NW, p.54; voir aussi p.111, 133-134, 150).

Nul progrès non plus, bien au contraire, quand Owen, comme nous avons déjà eu l'occasion de le voir, ramasse tout ce passé en une seule et même erreur : « Depuis les temps les plus anciens, ce fut une pratique universelle que d'agir en supposant que chaque homme individuel forme son propre caractère et qu'il est par suite comptable de tous ses sentiments et habitudes et qu'il mérite par conséquent récompense pour les uns et punition pour les autres » (NW, p.44; voir aussi par exemple p.280). Passé monolithique et désolant, passé sans histoire et qui ne peut fournir la matière d'aucune induction.

Nul progrès enfin, et même une franche régression quand Owen entreprend de décrire les maux du machinisme. Sans doute, l'écrasante majorité des hommes fut-elle toujours misérable et corrompue. Mais la situation des ouvriers modernes témoigne d'une aggravation sensible et cela du fait du système manufacturier; c'est en effet celui-ci qui a engendré un amour du gain et un esprit de compétition tel que les classes inférieures « sont à présent dans une situation infiniment plus vile et misérable qu'elles ne l'étaient avant l'introduction de ces manufactures du succès desquelles dépend maintenant leur simple subsistance » (NW, p.121-122). Aussi peut-on carrément dire que le travailleur se trouve aujourd'hui « placé dans des circonstances beaucoup moins favorables à son bonheur que le serf ou le vilain ne l'étaient sous le système féodal, ou que l'esclave dans n'importe quelle nation de l'antiquité » (NW, p.132; voir aussi p.251).

Et comment Owen lui-même est-il alors parvenu à sa doctrine ? Est-ce en vertu des progrès de l'esprit humain qui lui auraient permis de découvrir les vérités auxquelles un autre serait sans cela parvenu tôt ou tard, ainsi que Condorcet le dit de Newton dans son *Tableau historique* (Paris, INED, 2004, p.402) ? Par hypothèse, non. C'est en vertu de circonstances



qui auraient fort bien pu ne jamais se produire et qui ont fait de lui l'éducateur dont se moque Marx qui n'a pas eu besoin d'être lui-même éduqué :

« Ce n'est pas, ainsi que cela m'apparaît, à quelque supériorité d'esprit naturelle, ou à des avantages tôt acquis (car je n'en possède aucun), que l'on peut attribuer mon succès en ces tentatives; mais seulement aux circonstances accidentelles qui m'ont rendu capable, tôt dans l'existence, d'apercevoir, en partie, les bénéfices importants qui résulteraient pour la société de l'adoption du système de prévention; (...) » (NW, p.174; voir aussi p.108).

Tout cela paraît bien attester que le programme d'Owen ne procède pas d'une maturation historique, mais bien plutôt d'une rupture aussi heureuse qu'aléatoire. Comment donc en effet entretenir avec un si triste passé d'autre rapport que celui de l'arrachement ?

« Il était pour moi évident que le mal était universel; que personne, en pratique, ne se trouvait dans la bonne voie — non, personne; et qu'afin de remédier au mal, il faut en emprunter une différente. Que l'homme entier doit être ré-formé sur des principes fondamentaux parfaitement contraires [*the very reverse*] à ceux dans lesquels il a été formé; bref, que les esprits de tous les hommes doivent renaître [*must be born again*], et leur connaissance et leur pratique s'édifier sur une nouvelle fondation » (NW, p.94).

Et comment ne retrouverait-on pas ainsi un millénarisme inédit dont d'ailleurs il ne se cache nullement ? Owen ne cesse de le répéter: le temps est venu et si d'autres se sont exprimés pareillement jadis, c'est là un héritage dont il ne faut pas se faire scrupule :

« Quelles idées les individus peuvent attacher au terme de Millenium, je ne sais pas ; mais je sais que la société peut être formée de manière à exister sans crime, sans pauvreté, avec une santé grandement améliorée, avec peu de souffrances s'il en reste, et avec une intelligence et une joie augmentées au centuple; et en ce moment, aucun obstacle quel qu'il soit, sauf l'ignorance, ne peut empêcher un tel état de société de devenir universel » (NW, p.106).

Il en résulte nécessairement que le « système pour la prévention du paupérisme et du crime » conçu par Owen ne souffre aucun délai dans sa mise en œuvre : « un acte d'une telle importance vitale pour le bien-être de tous peut-il être différé plus longtemps ? » (NW, p.38 ; voir aussi p.147 ou 184). Il en résulte également que sa mise en place s'avérera facile (*easy*) et rapide (*speed*) : on peut évaluer à une génération seulement la durée nécessaire à ce que ses effets se fassent sentir : « En une génération, il [le plan] supplantera la nécessité de la taxe pour les pauvres, ou de toute espèce de dons pécuniaires charitables, en empêchant quiconque de devenir pauvre ou exposé à un tel avilissement non nécessaire » (NW, p.168). On peut même, le cas échéant, se montrer plus euphorique encore car « la science de l'influence des circonstances sur toute la conduite, le caractère et les modes d'action du genre humain » permettra d'en faire plus en un an pour toutes les classes sociales qu'il n'a été fait jusqu'ici en un ou plusieurs siècles (NW, p.271) ; ou encore : « (...) la population entière du globe peut, *en quelques années*, être transformée en une race d'êtres de très loin supérieure à aucune de celles qui sont maintenant sur terre ou qui nous sont connues par l'histoire » (NW, p.282) .

Nous sommes donc loin de Godwin car cette temporalité-là, on le voit, n'est pas celle de la perfectibilité indéfinie. C'est le temps de l'urgence eschatologique qui dramatise l'argumentation et qui la sacrifie d'ailleurs souvent au sermon. Si utopie il y a, elle ne se dessine pas sur l'horizon lointain des progrès historiques, mais sur le rivage immédiat d'une nouvelle ère qui s'ouvre ici et maintenant : « Mais à partir de ce jour, un changement doit s'opérer; une nouvelle ère doit commencer » (NW, p.97). Pour parler comme Mannheim, c'est le retour de la conscience chiliastique contre l'idée libérale-humanitaire (*Idéologie et utopie*, trad. fr., Paris, MSH, 2006, chapitre IV).

Toutefois, s'il en était réellement ainsi, le discours d'Owen aurait une portée explosive. Or c'est précisément ce qu'il s'agit d'éviter: il s'agit d'un système de réforme dont nous avons vu

qu'il doit se réaliser sans infliger aucun préjudice à personne, et non d'un programme révolutionnaire. Aussi bien, s'il faut combattre les libéraux qui refusent l'intervention politique et les malthusiens qui tentent de nous effrayer avec des fantômes, il faut aussi réfuter les radicaux, les « réformistes prématurés » (NW, p.207) qui, en ne comprenant pas qu'il faut avant tout réformer les esprits et employer avantageusement les pauvres, ne peuvent que favoriser une « révolution immédiate » (NW, p.205-206). Aussi bien, Owen n'a de cesse de mettre en garde ses auditeurs contre la tentation de toute initiative hâtive : « il est d'une nécessité absolue de soutenir les vieux systèmes et institutions sous lesquels nous vivons maintenant, jusqu'à ce qu'un autre système et une autre disposition de la société soient démontrés par la pratique essentiellement supérieurs » (NW, p.118). Aussi bien, l'usage qu'il fait de la métaphore architecturale qui, depuis Harrington jusqu'à Burke, avait déjà une longue histoire (B. Binoche et J.P. Cléro, *Bentham contre les droits de l'homme*, Paris, PUF, 2007, p.134-136), est tout à fait frappant : « Car ce ne serait pas une marque de sagesse que d'abandonner la vieille maison, quelles que puissent être ses imperfections, jusqu'à ce qu'une nouvelle soit prête à vous recevoir, si supérieure à l'ancienne qu'elle puisse être une fois terminée » (NW, p.118; voir aussi p.197).

Le problème devient alors le suivant : comment neutraliser le potentiel révolutionnaire d'un discours ouvertement millénariste ? Comment pouvoir affirmer : « Et pourtant ce résultat extraordinaire s'opérera sans sanction ni contrainte manifeste » (NW, p.111) ? Et la réponse est simple : en y réintroduisant de la continuité ou, si l'on préfère, de l'histoire.

Car à y regarder de plus près, l'histoire passée n'est pas si décourageante que cela; la raison de l'expérience y a fait souterainement son chemin :

« L'expérience a tramé ses plans en profondeur dans les premiers âges, elle a persévéré dans sa juste course, sans fatigue, sans crainte et sans un instant de repos; s'avancant pendant que ses adversaires dormaient, et rampant silencieusement quand ils ne prêtaient pas attention à ses mouvements. Si difficile, compliquée et périlleuse que soit chaque nouvelle étape, à la longue, et à l'étonnement comme à la confusion de ses ennemis, elle atteignit les enceintes extérieures. Tous les pouvoirs des ténèbres se mirent instantanément en un branle formidable et s'apprêtèrent à tirer vengeance de l'audacieux intrus.

L'expérience, toutefois, parente de la vraie sagesse et de la connaissance réelle, par conséquent sage et déterminée dans toutes ses mesures, ayant jusqu'à présent soustrait sa puissance et sa majesté à leur vue, brandit soudain son tout puissant [*all-efficient*] miroir de la vérité, brillant d'un tel éclat que lorsqu'il fut aperçu de toute l'armée des ténèbres, celles-ci reculèrent, confondues par sa lumière perçante qui les frappa d'un coup au cœur ; (...) » (NW, p.191-192; voir aussi p.242).

Ainsi se découvre un autre passé durant lequel la raison chemina comme les rivières enfouies sous la surface qu'avait évoquées Turgot en 1750 à propos du Moyen-Age (*Formation et distribution des richesses*, Paris, Garnier-Flammarion, 1997, p.89), ou, si l'on préfère, durant lequel elle creusa comme une taupe le tombeau de l'ignorance et des intérêts mal compris. La rupture apparaît alors comme l'apparition au grand jour d'une puissance qui aurait secrètement suivi son cours et dont Owen ne serait que l'agent aléatoire.

En amont du Nouveau Système, on doit donc reconstituer un travail aussi discret qu'efficace. Mais en aval, il convient également de ne pas prendre pour argent comptant la soudaineté de son institution. Car s'il ne faut pas perdre de temps, et si l'on peut espérer une prompte victoire, il faut tout de même procéder — et Owen ne se lasse pas d'utiliser l'adverbe — *graduellement* ; d'où cette formulation remarquable : « (...) et si cela peut être introduit immédiatement et graduellement, sans causer le moindre choc à la société, ou perturber prématurément les institutions existantes, alors le moment convenable est arrivé » (NW, p.182). Il en souligne ailleurs très clairement la portée : « Je dis *graduellement*

[*gradually*], car les plus importantes considérations sont enveloppées dans ce mot. Toute tentative soudaine et coercitive qui peut être faite pour supprimer la misère même des hommes s'avérera préjudiciable plutôt que bénéfique. Leurs esprits doivent être préparés graduellement, par une modification essentielle des circonstances qui les environnent, à n'importe quel grand changement ou perfectionnement substantiel de leur condition » (NW, p.110-111). Ou encore ailleurs : « Tout ce que je demande, c'est : faites cela graduellement, et dans un esprit de bienveillance; et ne laissez personne être lésé en esprit, dans son corps ou dans sa condition » (NW, p.243).

Graduel veut dire aussi « préparatoire [*preparatory*] » : pour conduire à bien le passage d'un état social gouverné par les circonstances à un autre, tout différent, où la société aura appris à gouverner les circonstances, il est nécessaire d'aménager des dispositions intermédiaires qui favoriseront « la mort naturelle de la vieille société » (NW, p.273-274) — et non ce que Godwin nommait l'« euthanasie du gouvernement » (*Enquiry*, III, 6 ; éd. citée, p.248). Ce n'est pas en effet le gouvernement qui est un mal, c'est le machinisme associé à la croyance que l'individu mérite son sort du fait qu'il est immédiatement maître de lui-même.

C'est d'ailleurs cette exigence de continuité qui commande, en principe et en fait, le mode d'exposition du discours même d'Owen, lequel doit présenter les choses graduellement, c'est-à-dire d'abord dans ses grandes lignes, puis, à mesure que les esprits seront convaincus, dans un détail de plus en plus précis. En 1814, à la fin du *Nouveau tableau de la société*, il écrit entre parenthèses : « Dès que l'esprit public sera suffisamment préparé à l'entendre, le détail pratique de ce système sera pleinement développé » (NW, p.89; voir aussi p.94, 151, 153-154); en 1817, dans un *Développement approfondi du plan pour la délivrance des pauvres et l'émancipation de l'humanité*, c'est après être précisément rentré dans un partage des quatre classes devant constituer chaque village de deux mille habitants et avoir construit une combinatoire surprenante des compatibilités théologico-politiques, qu'il conclut : « Plus entrer dans les détails reviendrait à créer un désir pour le succès de l'entreprise qui serait nuisible à son progrès normal et avantageux » (NW, p.238) ; en 1820, la troisième partie du *Rapport au Comté de Lanark* rentrera comme promis plus avant dans ces détails en stipulant, par exemple, quelle doit être la superficie maximale des villages ou la nature des vêtements qu'il conviendra d'y porter (NW, p.264-298). Ainsi Owen, éducateur oblige, par suite d'heureux accidents en avance de plusieurs longueurs sur l'esprit de ses auditeurs, leur dévoile-t-il progressivement ce qu'ils n'auraient pu admettre plus tôt. Si l'on voulait définir l'utopie, comme Barthes, par « l'imagination du détail » (*Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, 1971, p.110), ce qui est sans doute insuffisant, alors Owen serait assurément un utopiste.

En tous les cas, on assiste ici au télescopage exemplaire de deux historicités incompatibles. Le réformisme gradualiste de Godwin s'enchevêtre à une eschatologie bien plus ancienne et il devient de ce fait difficile de savoir dans quel temps au juste, et à quel rythme, doit se mettre en place le Nouveau Système. D'un côté, la « remoralisation » (*remoralization*) des pauvres a tout d'une régénération surnaturelle; si le gouvernement veut bien seulement comprendre qu'il a désormais entre les mains les solutions du problème, « on verra la détresse du pays s'évanouir — l'ignorance, la pauvreté et la misère des classes inférieures disparaître comme si c'était par miracle » (NW, p.188). D'un autre côté, ce sont justement les attentes périlleuses de ce genre qu'il faut conjurer : « C'est vrai, ce changement ne peut être institué d'un coup ; il ne peut être créé par magie, ou par miracle; il doit être effectué graduellement — et y parvenir s'avérera finalement être l'œuvre du travail et des ans » (NW, p.49-50).

Voici comment le propriétaire d'une manufacture écossaise put, dans les années 1810, projeter l'émancipation immédiate et néanmoins absolument pacifique des classes laborieuses en vue de la réconciliation générale. Première tentative héroïque pour en terminer avec la détresse industrielle moderne ou stratagème sournois pour empêcher la classe ouvrière de prendre conscience des nécessités de la lutte, c'est là l'équivoque idéologique constitutive dont les revirements d'Engels — qui avait commencé par attaquer Owen en 1845 dans *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (Paris, Éditions Sociales, 1975, p.293-294) avant d'en faire un père fondateur en 1878 — témoigneront très bien. Mais il reste à savoir pourquoi, malgré les dénégations de ce dernier, nous nous trouvons irrésistiblement enclins à qualifier d'*utopique* son projet, même si nous refusons d'entendre par là « pré-scientifique », comme si le vrai socialisme était depuis lors advenu.

À Berlin en 1967, Marcuse soutenait que la fin de l'utopie était à l'ordre du jour. Non pas parce que, rendus lucides et méfiants, nous ne pourrions plus croire à de tels projets d'émancipation. Mais, au contraire, parce que l'utopie n'en est plus une dès lors que ceux-ci sont réalisables; et ils sont réalisables dès lors que « les forces matérielles et intellectuelles capables de réaliser la transformation sont techniquement présentes » et ne sont plus bloquées par l'organisation des forces productives, ce qui semble bien être sur le point de se produire pour autant qu'on parvienne à « changer la volonté elle-même, afin que ce qui est voulu maintenant ne soit plus voulu »; en s'exprimant ainsi, il s'exposait à son tour, inévitablement, au reproche d'être un nouvel utopiste car comment donc changer les volontés sans tomber dans un cercle (*La fin de l'utopie*, trad. fr., Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1968, p.9-10 et 31 et 34) ? De sorte que son argumentation tendait bien plutôt à prouver que l'utopie, loin d'avoir définitivement disparu, réapparaît toujours sous des formes ajustées aux contraintes du temps.

Ainsi Owen lui-même. Au fond, avait-il dit quelque chose de très différent ? Lui aussi prétendit que l'on pouvait organiser les forces productives de telle sorte que l'on cesse de surproduire des marchandises inutiles au détriment de ceux qui les produisent ; lui aussi s'efforça de changer les volontés elles-mêmes pour y parvenir; et lui aussi, tout en affirmant que ce qu'il préconisait n'avait rien d'irréalisable (bien au contraire), apparut fatalement comme un nouvel homme à chimères. Pourquoi, sinon parce que l'utopie advient dès lors que la fin, qui se définit toujours à terme par le bonheur sans ombre d'une humanité en paix, excède de toute évidence les moyens dont on prétend qu'ils la produiront, aujourd'hui ou plus tard. Prédire l'avènement d'une société tout entière charitable sur la foi d'une coïncidence naturelle des intérêts dont chacun se laissera convaincre par la raison, répéter sans cesse que cette institution peut avoir lieu avec facilité et promptitude, et décrire cela avec de plus en plus de détails à mesure que le temps passe sans que pourtant rien ne se réalise, c'était sans nul doute sous-évaluer les obstacles.

Mais ce qu'Owen nous enseigne fort bien, c'est que l'utopie européenne post-révolutionnaire, d'une part dut justement se présenter comme un programme réalisable et, d'autre part, qu'elle ne le put qu'en tenant compte de l'histoire au moment même où elle aurait tant souhaité couper celle-ci en deux. On comprend alors que l'Amérique ait pu se présenter comme une échappatoire de rêve: l'histoire y était niée *de fait*. On comprend aussi qu'Owen n'ait pu résister à la tentation d'y fonder une communauté dont l'impeccable harmonie pouvait faire abstraction d'un passé dont il ne sut jamais très bien s'accommoder. L'Amérique devait rendre possible la dissociation des historicités. C'était l'eschatologie sans l'Histoire.